

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le coeur sur la main

Guylaine Saint-Pierre

Volume 21, numéro 3, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Pierre, G. (1999). Le coeur sur la main. *Lurelu*, 21(3), 56–70.



Le cœur sur la main

Guylaine Saint-Pierre

56

Née en 1966 dans la région de Kamouraska, Guylaine Saint-Pierre a étudié en traduction et en lettres, au Québec puis en Irlande, enseigné le français en Pologne, avant de retourner dans sa région d'origine pour œuvrer auprès des élèves du secondaire et du collégial. Elle étudie présentement en création littéraire, à l'Université Laval, et travaille à l'écriture d'un roman jeunesse, inspirée et appuyée par ses neveux et nièces.

Pouce

Dès le tournant de la rue, ce qui frappait ce n'était ni le camelot, ni les chauffeurs abrutis, ni les aînés renâclant en traînant les petits à l'école; non, ce qui frappait, c'était l'odeur. Ordures chauffées au soleil, friture de restaurant, camion de viandes avariées mêlaient leurs senteurs au milieu des passants indifférents. Seul Maxime, qui venait pour la première fois dans ce quartier, n'en croyait pas son nez. Il allait devoir vivre dans cet environnement sordide; vivre dans la rue, comme il l'avait choisi.

Il ne regrettait pas d'être parti. Il pensait bien à Persil, son chien au poil doré, qui mâchouillerait ses chaussettes pendant deux ou trois jours, puis l'oublierait sans doute. Sa mère pleurerait un peu, mais ça passerait dès le retour de vacances de sa meilleure amie. Quant à son père, c'était bien fait pour lui!

Il fallait compter deux heures de transport jusqu'à la grande ville. Un vieil homme barbu avait pris Maxime à bord de son camion. Posté à l'entrée de l'autoroute depuis longtemps déjà, à pleurer en donnant des coups de pied aux cailloux, le fugueur était monté en sanglotant.

– Tu dois avoir fait quelque chose de terrible pour être dans cet état, avait fait l'homme de sa grosse voix.

– Moi? Je n'ai rien fait, avait répondu Maxime, vexé. C'est mon père qui est devenu fou!

Habiter avec son père une semaine sur deux plaisait bien à Maxime. La maison était immense avec sa salle de cinéma maison et son observatoire astronomique situé dans le grenier. Maxime y avait sa chambre et s'y amusait bien, jusqu'au jour où il avait surpris un intrus en train de manipuler son télescope.

– Je te présente Pierre, avait dit son père. Il a huit ans. Sa maman et moi allons nous marier et ils habiteront ici.

Jamais! Maxime aurait préféré mourir plutôt que de voir son père s'occuper de ce jeune monstre. Et il s'était retrouvé dans cette rue puante d'un centre-ville ordinaire, rempli de jeunes fugueurs comme lui et d'adultes trop pressés pour les remarquer.

Index

Maxime avait déambulé dans les rues tout l'après-midi. En passant devant une pâtisserie, il regarda longuement les gâteaux exposés en vitrine. Certains étaient nappés de caramel, d'autres baignaient dans une crème chocolatée. Il sentit son estomac se tordre. Il s'était enfui de chez son père sans prendre le temps de rassembler l'argent et les quelques affaires qui lui auraient facilité la vie dans la rue.

– Tiens, tiens. On dirait que le petit garçon à sa maman a une petite faim...

Maxime se retourna brusquement. Trois garçons beaucoup plus grands que lui se tenaient sur le trottoir et l'encerclaient. Leurs bras couverts de tatouages bleutés avaient deux fois la taille de ceux de

Maxime. Ils portaient aux sourcils et aux lèvres des anneaux d'argent. Celui qui avait parlé avait les cheveux verts. En voyant l'expression horrifiée du garçon, il grimaça en révélant une énorme langue percée elle aussi d'un anneau métallique.

– Laissez-moi passer!

– Si tu veux. Mais il faut payer d'abord. Ceci fera l'affaire.

L'homme aux cheveux verts désigna du doigt le blouson de Maxime. Les deux autres l'empoignèrent et lui enlevèrent de force son vêtement préféré.

– Laissez-moi tranquille!

Des policiers qui faisaient leur ronde à pied s'arrêtèrent près du groupe et Maxime en profita pour s'éclipser sans demander son reste.

Le spectacle des lumières de la ville s'allumant une à une aurait réjoui le cœur de Maxime en d'autres circonstances. Ce soir, l'angoisse s'insinuait en lui comme la vermine dans les immeubles du quartier. La faim et le froid s'emparaient de ses pensées. Trouver un refuge, se nourrir, survivre dans la violence de la rue. Ou peut-être rentrer à la maison... Non, il n'en était pas question! D'ailleurs, que pouvait bien faire son père en ce moment? Sans doute jouait-il avec Pierre, ce gamin tout juste capable de nouer lui-même ses lacets! Maxime leur prouverait à tous qu'il pouvait vivre loin d'eux.

Majeur

La peur au ventre, Maxime arpentait les rues noires à la recherche d'un refuge pour la nuit. Des chiens boiteux renflaient les sacs d'ordures à moitié éventrés déposés devant les immeubles. L'un d'eux, une sorte de berger allemand, passa près de Maxime en grognant. Il lui barra la route et se mit à aboyer.

– Va-t'en! fit Maxime. Allez, retourne chez toi!

Pour toute réponse, l'animal montra les dents d'une manière inquiétante. Les poils de son dos se dressèrent et un son sourd sortit de sa gorge. Maxime avait vu un jour son chien Persil se battre contre un autre chien. Il reconnaissait les signes d'une attaque imminente. Il fallait fuir! À sa droite se trouvait un petit immeuble. S'il pouvait atteindre la porte à temps, il serait sauvé. Rassemblant ce qui lui restait de courage, Maxime s'élança vers l'entrée vitrée. Le chien détala aussi vite, frôlant de sa gueule énorme les mollets du garçon. Maxime se croyait perdu, lorsqu'un chien noir surgit en grondant et mordit au flanc le berger allemand. En sécurité derrière la porte, Max put voir les deux bêtes se jeter dans une mêlée impitoyable. Soufflant, bavant, se mordant à tour de rôle en poussant des cris de rage, elles semblaient vouloir combattre à mort. Mais soudain, reconnaissant sa défaite, le chien noir s'éloigna en léchant ses plaies, laissant son adversaire devant la porte.

Maxime jugea plus prudent de rester à l'intérieur. Dans le couloir du troisième étage, il dénicha un élargissement recouvert d'un vieux tapis râpé. Il s'y allongea, espérant trouver un peu de repos, et repensa aux chiens qu'il avait vu se bagarrer. Il ressemblait maintenant à ces animaux. Comme eux, il vivait dans la rue et comme eux il allait devoir protéger son territoire.

– Plus question de pleurnicher, résolut Maxime. À partir de maintenant, on va me respecter!

Il s'endormit rapidement et fut réveillé aussitôt par une petite voix.



illustration : Doris Barrette

– Hé! réveille-toi! T'es à ma place.

Maxime sursauta. Une jeune fille aux yeux cernés de noir se tenait près de lui. En une seconde il fut sur ses pieds, prêt à affronter une nouvelle menace.

– Va-t'en! cria-t-il.

– C'est moi qui dors ici, reprit la fille. Tu ferais mieux de t'en aller.

Maxime sentait la colère monter en lui. Il avait trouvé cet endroit pour se reposer et comptait bien y passer la nuit. Refusant de se laisser faire sans réagir, il empoigna l'intruse par les épaules et la poussa fermement vers la sortie.

– Je dors ici, que ça te plaise ou non, tonna-t-il, et maintenant va voir dehors si j'y suis!

– Qu'est-ce qui te prend, t'es malade? lança la fille en s'éloignant.

Maxime tremblait de fureur et de désespoir. Il venait de s'engager sur la pente de la brutalité et se sentait glisser sans pouvoir contrôler sa descente.

Annuaire

Au lever du jour, Maxime fut tiré de son sommeil agité par un locataire de l'immeuble qui sortait de chez lui.

– Encore un gamin errant, marmonna-t-il en s'éloignant.

Max comprit qu'il valait mieux disparaître avant d'être repéré par un concierge et sortit dans la brume du petit matin. Il s'engagea dans la rue sans but précis, se demandant ce qu'il pourrait bien avaler pour soulager la faim qui le tirait.

– Hé! T'as bien dormi? demanda quelqu'un derrière lui.

Il se retourna. C'était la fille qui avait voulu le déloger de son abri nocturne. Elle commença à le suivre.

– Laisse-moi tranquille! hurla Maxime.

– Relaxe un peu. Depuis quand t'es dans la rue?

– Hier.

– Tiens, prends cette banane. On va s'asseoir là-bas.

Ils se dirigèrent vers un banc public situé sous un érable gigantesque. Maxime mangeait en silence pendant que la fille rajustait ses collants bariolés.

– Je m'appelle Charlie, dit-elle, et toi?

– Maxime. Merci pour la banane.

– Suis-moi Max, lança Charlie, en inspectant les téléphones publics à la recherche d'une pièce oubliée.

Ils parcoururent ensemble le boulevard voisin, ramassant quelques bouteilles vides et cherchant de la monnaie autour des parcomètres.

– Je vis dans la rue depuis plus d'un an, commença Charlie. Au début, je m'amusais bien, mais je suis vite tombée sur des salauds qui ont voulu m'exploiter.

Max l'observa. Son visage maigre lui donnait un air mélancolique et agressif à la fois.

– Pourquoi as-tu fugué, demanda-t-elle?

– Mon père va avoir un nouveau fils. Il n'aura plus de temps pour moi. Je n'ai rien à faire avec eux.

– Écoute, je ne comprends rien à ton histoire. Mais ce n'est pas une bonne raison pour vivre dehors. On dirait un enfant gâté.

– Qu'est-ce qui te prend de me faire la leçon? Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir des problèmes avec ses parents.

– Ah non? Tu sais pourquoi je suis dans la rue, moi? Mes parents sont en prison, figure-toi. Et j'étais maltraitée dans mon foyer d'accueil.

Charlie avait les larmes aux yeux. Elle s'assit sur une marche de béton et commença à dessiner dans le sable avec son doigt.

– Tu ne peux pas savoir comme les jours sont longs dans la rue, dit-elle en sanglotant. J'ai faim tout le temps; j'ai froid. Je...

Maxime s'était assis à côté d'elle. Il passa son bras autour de ses épaules pour tenter de la consoler. Elle le regarda en souriant.

– Tu as de la chance d'avoir un nouveau frère, dit-elle. Moi je ferais n'importe quoi pour avoir quelqu'un à aimer.

– Il y a moi, fit Max d'un ton joyeux.

– Prends mon collier; je te l'offre. Comme ça, tu penseras à moi quand tu seras chez toi, bien au chaud.

Maxime referma ses doigts sur le collier de cuir et se jura de garder toujours en lui le souvenir de cette fille.

Auriculaire

Maxime décida de téléphoner à la maison. Pour l'instant, il n'était pas question de rentrer, mais d'écouter simplement ce que son père avait à dire. Il trouva un téléphone et composa le numéro.

– Allô! C'est toi Maxime? fit son père d'une voix presque inaudible.

– Papa, je vais bien, fit Max.

– Écoute, je suis dans ma voiture et je t'entends très mal. J'aimerais que tu reviennes chez nous. Pierre s'est mis à l'astronomie et il a besoin de leçons. Moi, tu me connais. Je suis nul.

– ...

– Maxime! Allô! Tu m'entends? Ah! ce téléphone ne marche jamais!

Le garçon avait la gorge serrée. Ainsi, son père souhaitait vraiment son retour. Et Pierre, qu'il avait pris pour un bébé, s'intéressait vraiment aux étoiles.

Il marcha vers la sortie de la ville. D'énormes camions passaient près de lui en crachant leur fumée noire et puante. Bientôt il aurait quitté cet enfer et serait de retour à la maison. Quand il atteignit

suite en page 70

INFORMATIONS

À l'honneur

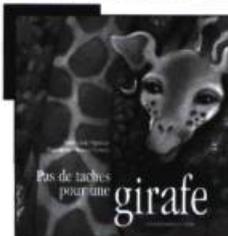
Daniel Sernine

70

Foglia dans les patates

L'automne dernier, le chroniqueur Pierre Foglia déplorait dans *La Presse* que les albums québécois pour enfants étaient de piètre qualité. Aux yeux des gens qui connaissent l'édition jeunesse, il aura surtout démontré qu'il parlait à tort et à travers. Les albums de Dominique et compagnie et des 400 coups, pour ne citer que ces deux exemples, soutiennent la comparaison avec n'importe quel produit européen. S'il fallait une démonstration de plus, une médaille d'or de l'International Gallery of Superb Printing attribuée aux Imprimeries Transcontinentales pour l'album *Pas de taches pour une girafe* (Marisol Sarrazin et Lucie Papineau, Éd. Dominique et compagnie) l'a fournie. Cet honneur a été souligné fin octobre lors du Gala Gutenberg, organisé par les Artisans des Arts graphiques de Montréal.

Pour ces prix, l'International Gallery reçoit trois mille pièces de toute l'Amérique du Nord, dont cinq cents en provenance du Québec.



Prix de la relève Cécile Gagnon

Créé par l'Association des écrivains québécois pour la jeunesse, le prix de la relève a été remis pour la deuxième fois le 23 novembre dernier dans le cadre du Salon du livre de Montréal. La bourse de 500 \$ a été attribuée à Richard Blaimert pour le roman



Richard Blaimert

La liberté des loups (Éd. Vents d'Ouest). Les autres finalistes étaient Louis Gosselin pour *Toujours plus haut!* (Éd. Vents d'Ouest) et Jean-Michel Schembré pour *Les citadelles du vertige* (Éd. Pierre Tisseyre). Rappelons que ce prix de cinq cents dollars, décerné à un(e) écrivain(e) pour sa première œuvre publiée, a été financé par les ventes du collectif *Peurs sauvages*, dont les auteurs ont fait don de leurs redevances à l'AÉQJ.



Gagnier : un nom prédestiné



L'auteure Hélène Gagnier a remporté en novembre dernier le prix littéraire Pierre-Tisseyre Jeunesse 1998, pour son roman *L'autre vie de Noël Bouchard*. Outre une bourse de cinq mille dollars, le prix s'accompagnait d'une publication dans la collection «Papillon». Des prix d'excellence, accompagnés de bourses de mille dollars, sont aussi allés à Claudine Bertrand-Paradis pour *Vladimirrrr et cie*, et à Brigitte Purkhardt pour *Ladna et la bête*.

Prix Alvine-Bélisle

Toujours au Salon du livre de Montréal, le 23 novembre, l'ASTED a remis le prix Alvine-Bélisle à Jasmine Dubé pour *L'ourson qui voulait une Juliette*,

paru en 1997 dans la collection «Il était une fois...» des éditions La courte échelle. Le jury a tenu à donner à l'artiste Leanne Franson une mention d'honneur pour les illustrations du même album.



Le cœur sur la main...

suite de la page 57

Le garçon avait la gorge serrée. Ainsi, son père souhaitait vraiment son retour. Et Pierre, qu'il avait pris pour un bébé, s'intéressait vraiment aux étoiles.

Il marcha vers la sortie de la ville. D'énormes camions passaient près de lui en crachant leur fumée noire et puante. Bientôt il aurait quitté cet enfer et serait de retour à la maison. Quand il atteignit l'autoroute, le ciel prenait déjà les teintes orangées de la fin du jour. La conductrice d'une minuscule voiture rouge proposa de le ramener chez lui.

– Il y a des fruits dans mon sac, dit-elle, sers-toi.

Maxime n'avait jamais goûté de fruits aussi savoureux. Les aliments les plus simples prenaient maintenant des allures de festin.

La dame le déposa près de la station-service, à cinq minutes de marche de chez son père. Affaibli par la faim et les épreuves des derniers jours, il se mit péniblement en route. Il faisait nuit depuis un moment déjà et Maxime pensa que son père était peut-être déjà au lit. Sans bruit, il s'approcha de la maison et fut attiré dans le jardin par les bribes d'une conversation.

– Comment s'appelle cette constellation? demanda une petite voix.

– Il faudra demander à Max quand il sera de retour. Moi, je n'y connais rien.

Maxime s'avança vers eux.

– Tu veux sans doute parler des étoiles qui forment un W...

– Maxime!

Pierre s'élança vers lui et lui sauta au cou pendant que Persil courait dans tous les sens en aboyant d'excitation. Ému, Max resta figé sur place, attendant la réaction de son père.

– Max! Enfin, tu es de retour!

– Salut papa.

– Tu sais, j'ai réfléchi pendant ton absence. Je vais passer plus de temps avec toi. Samedi, je te consacre ma journée. Tu me diras ce que tu aimerais faire.

– Justement, répondit Max en portant la main à son collier. On pourrait aller en ville. Il y a quelqu'un de très spécial que j'aimerais revoir...